

Klaus Guingand

Né artiste

banni du monde de l'art

Cet ebook a été publié sur www.bookelis.com

ISBN: 979-10-424-2713-9

© Klaus Guingand, 2024

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction, intégrale ou partielle réservés pour tous pays.
L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de cet ebook.

À ma femme Muriel, pour son amour inconditionnel et à
l'Ange, pour son indéfectible amitié.

*« Je n'appartiens pas au monde de l'art, je suis l'Art et autour de
moi, il y a le monde. »*

Klaus Guingand

Avertissement

Certains passages de mon autobiographie pourraient amener certains lecteurs à penser que je suis antipathique, médisant, voire méchant. Sachez que mes formules à l'égard des « innommables » et de certains nommés ou surnommés sont très en dessous de ce que j'ai subi durant des décennies. Les personnes qui agissent mal sciemment doivent, un jour, en payer le prix. Dans ce livre, le prix qu'ils payent est infime, puisque leurs noms ne sont pas divulgués. J'en profite donc pour laisser ma prose agir, comme ils ont laissé leurs mensonges et calomnies agir envers moi. Par chance, je suis extrêmement précis, avec une grande mémoire et un sens aigu du détail. Les portraits que je fais de ces individus sont du sur-mesure, collant parfaitement à leur nature profonde. Je n'ai pas choisi l'appellation « les innommables » par facilité ou par peur d'éventuels procès, mais parce que le simple fait d'orthographier leurs noms me révolte à m'en donner la nausée.

En choisissant de raconter ma vie, j'ai malheureusement été dans l'obligation de jeter parfois des regards dans ce qui constitue la fosse septique de mes souvenirs.

Préambule

Cher lecteur, avant de vous conter ma vie avec ses différents acteurs, événements et environnements en fonction des époques, je tiens à vous faire part d'un rêve que j'ai fait enfant, à plusieurs reprises, quand j'étais en hypothermie, car il résume assez bien ce qu'est ma vie.

Je suis assis dans une baignoire. Sur ma gauche, en lévitation, un disque en métal tourne très lentement. Soudainement, apparaît au-dessus du disque un coquelicot rouge, lui aussi en lévitation, qui tourne tellement lentement que cela donne un sentiment de malaise nauséux. Par la suite, un escargot apparaît sur le disque à l'opposé du coquelicot et avance lentement. Plus il essaye d'avancer, plus il produit de la bave qui s'amoncelle derrière lui, glisse sur le disque en passant sous la tige du coquelicot, et finit par tomber sur moi en remplissant très lentement la baignoire.

Fin du rêve.

Naissance

Je suis né artiste le 12 février 1962, à Mâcon, dans une famille ouvrière, pauvre de tout et où personne ne pouvait servir d'exemple. Une famille où n'était pas présente la sève fondamentale qui favorise les prédispositions à l'éclosion du talent. On me donna comme prénom Christian. Après avoir progressivement pris conscience de mon environnement et de mes particularités, il me faudra année après année remplir patiemment ce qui était socialement destiné à rester vide. Là d'où je viens, si l'éveil ne se concrétise pas rapidement, la pauvreté vous engloutit comme un sable mouvant.

Celui qui, pour certains, avait une case en moins allait finir par développer et remplir toutes les cases de son cerveau, ainsi que l'art de la joute verbale en maniant, si nécessaire, le cynisme comme un scalpel incisif et redoutable de précision. Le fait d'avoir été rejeté par mon milieu familial fut un moteur extrêmement puissant, pour le développement de ma personnalité et de ma détermination.

Plus tard, mon auto-désincarcération de ce monde sera ma première réussite.

Si la première partie de ma vie fut rassasiée de déconsidérations et de rabaissements, la seconde, elle, sera gavée de trahisons et d'infamies engendrées, elles aussi, par la jalousie et la bêtise. Cependant, le tableau n'est pas tout noir, puisqu'il m'arriva fort heureusement de rencontrer des personnes exceptionnelles qui ont acquis pour toujours mon respect. Dans ce livre, leurs noms seront cités et suivis d'un astérisque, contrairement aux autres noms cités. Certains n'auront que leur prénom, signe d'un reste d'estime plus ou moins présent. Les autres, ces innombrables, n'auront que l'initiale de leur nom. De toute façon, pour la plupart d'entre eux, leurs noms ne sont présents principalement que sur leurs boîtes aux lettres.

Je ne suis pas un homme des mots, je suis un homme de l'image, de la forme et du concept. Si j'avais écrit ma vie au jour le jour durant toutes ces décennies, il y aurait plus de souvenirs, mais l'énervement aurait été très présent et violent. Pour moi, l'énervement est l'une des énergies ultimes pour l'écriture, mais le temps est passé, je ne suis plus vraiment énervé et je ne peux pas retourner dans des énervements anciens. Ainsi, certains sujets de mon autobiographie sont très éloignés de la réalité, puisqu'il manque les énervements.

Personne ne m'a apporté ses lumières pour m'éclairer le chemin, afin que je puisse m'orienter. Mon chemin, je l'ai dans un premier temps parcouru seul, en partie grâce à ma détermination, à ma curiosité et à mon instinct, mais toujours avec une main sur mon épaule, et par la suite, avec ma femme, Muriel.

J'ai peu créé faute de moyens et aussi parce que j'ai parfois passé de nombreuses années sur la même œuvre, tout en étant régulièrement en situation de survie au jour le jour.

Famille

Ma mère

Colette † était une belle femme blonde et élégante, une sorte de diamant brut comme il en existe parfois chez les pauvres. Le problème de ces diamants, c'est qu'ils sont impossibles à tailler, cela rend donc la concrétisation du sublime impossible. Elle avait été Miss, cinq ans avant ma naissance. Femme extrêmement maniaque, sans profession, mais courageuse et travailleuse, elle tenait sa

maison parfaitement et fit des petits métiers avant de devenir gardienne d'une gendarmerie. À la fin de sa vie, elle se retrouva dans le même établissement de malades Alzheimer que mon père, où ils se croisaient tous les jours sans jamais se reconnaître. Elle est décédée fin 2021.

Mon père

Gérard † était un homme sans présence qui s'avérerait être un père quasiment inutile pour ses fils. Il était tailleur de formation, mais au début des années 60, dans une cité ouvrière, les clients pour commander des costumes sur mesure n'existaient pas ; sa Singer ne fonctionnait que pour coudre des fermetures Éclair ou faire des ourlets. Par la suite, il était devenu ouvrier spécialisé chez Delle-Alsthom. Je n'ai jamais rien su de son enfance et de sa jeunesse. Je n'ai jamais su qui était Gérard, mais je retiens qu'il aimait danser, qu'il réaliserait un miracle pour moi, qu'il sauva deux personnes de la noyade, sans savoir qu'il aurait pu obtenir la Médaille d'honneur pour Acte de Courage et de Dévouement, qu'il priait pour chaque personne dont il apprenait le décès et qu'il ne nous a jamais battus. Il est décédé en 2016.

Mon frère

Dominique, né seize mois avant moi, se tapait la tête contre les murs quand je suis né. Il aurait souhaité être le seul enfant, « le fils à sa maman ». Il était né avec une cryptorchidie, une anomalie congénitale de l'appareil génital masculin. Il avait fallu qu'il subisse une orchidopexie pour descendre son deuxième testicule. Pourtant, même avec les couilles en place, il en manquera toute sa vie.

Il a toujours été un traître, un rapporteur. Il est à ce jour la seule personne que je connaisse qui accumule les pires défauts qu'un homme puisse avoir : hypocrite, menteur, fourbe, fainéant, lâche, voleur, tricheur, sans goût, médisant, jaloux, pleurnichard, radin et sans aucune générosité.

Famille maternelle

Ma grand-mère

Angèle † était une femme forte et énergique qui habitait le quartier de Saint-Clément. Elle était veuve de mon grand-père Émile † (que je n'ai pas connu) qui avait été zouave dans l'armée d'Afrique. Jeune, elle avait été infirmière. Bonne cuisinière, elle faisait pension, des personnes venaient déjeuner et certains dînaient. Je l'ai toujours appelée Angèle, je m'adressais toujours aux membres de ma famille par leurs prénoms. Enfant, je lui avais dit : « *On entend Ange dans Angèle.* » Elle est morte en 1995, sans jamais avoir vu la mer. Jeune, je trouvais déjà étrange que certaines personnes passent toute leur vie dans le même périmètre : ils y étaient nés, ils y avaient vécu et ils y étaient morts.

Mes tantes, mon oncle et leurs enfants

Simone †, la sœur aînée de ma mère, femme médisante (sans diplôme), était vendeuse en

pâtisserie et mariée à Lucien Jambon † (sans diplôme). Il avait une tête de charcutier, mais il était vendeur chez Peugeot. Ils étaient fiers de leur fille Annick (très hautaine), parce qu'elle devait devenir professeure.

Denise †, belle femme fausse bourgeoise (sans diplôme), était arrivée à se marier avec Jean C. †, un professeur d'éducation physique qui était d'une classe sociale supérieure et qui, par la suite, était devenu le directeur départemental de l'UNSS (71). Ils avaient deux enfants dont ils étaient extrêmement fiers : Florence, qui devait devenir avocate, et Raphaël, qui allait être un grand tennisman.

Jean-Paul, le cadet, était imprimeur (sans diplôme). Plus tard, il deviendrait grâce à l'aide de Jean C. employé de la Banque de France. Il était marié avec Chantal † (sans diplôme), petite brune rigolote avec un sourire constant donnant l'impression de se foutre de tout le monde. Enfant, j'avais entendu dire qu'elle avait été la petite amie de la pire raclure de la ville. Ils avaient deux enfants, Marie-Pierre (sans diplôme), et Gérard, qui sera cuisinier. Le couple n'avait pas de prétentions particulières concernant ses enfants, si ce n'était que leurs situations soient supérieures à celles de mon frère et moi.

L'œuvre du temps

D'abord inconsideré, puis rejeté et ignoré, j'étais celui sur qui personne n'aurait parié un franc. Le temps a fait son œuvre. Annick ne fut pas professeure mais vacataire dans une grande surface. Florence ne fut pas avocate, mais CPE dans un lycée hôtelier. Raphaël ne fut pas un grand tennisman, mais professeur de tennis pour enfants. Marie-Pierre est, avec (et grâce à) son mari, propriétaire d'un restaurant. Gérard est gérant d'une SARL.

Famille paternelle

Ma grand-mère, mes tantes, mes oncles

Je n'ai pas vraiment connu la famille de mon père, dont les membres vivaient principalement à Lyon, Saint-Étienne et Villefranche-sur-Saône.

Je n'ai également pas connu mon grand-père et ma grand-mère Renée est morte, écrasée en 1979 sur un passage piéton à Villefranche-sur-Saône. Je préférerais la famille de mon père, ses membres étaient tous sympathiques. Je sais que certains oncles pratiquaient l'escalade, qu'ils avaient gravi le Mont-Blanc et qu'ils voyageaient. Je me souviens de ma tante Paule qui faisait de la photographie, et de ses sœurs, Lucette et Raymonde, mais également de mes oncles et leurs familles : Marc, sa femme Simone et leurs quatre enfants dont l'aîné, Thierry, fut écrasé par une voiture, Joe, qui resta célibataire toute sa vie, et Louis ainsi que sa femme et leur fille Sylvie, qui étaient mes préférées.

Amis

Mes parents n'ont jamais eu d'amis. Nous vivions dans une sorte de huis clos, où jamais une (ou des) personne ne fut reçue à dîner ou simplement pour un apéritif.

Sauf une fois, en 1976, j'y reviendrai plus tard.

À l'extérieur, mon père n'a jamais eu d'ami et ma mère a eu de vagues relations qui ne duraient jamais très longtemps.

Mâcon

Je ne ferai pas de description carte postale de cette ville qui fut belle et qui, comme toutes les villes de France, a périclité en quarante ans.

Ville où naquirent Alphonse de Lamartine, de Rambuteau, ainsi que de nombreux peintres, poètes, écrivains, historiens, hommes politiques et, plus récemment pour ceux qui aiment le foot, Antoine Griezmann.

Adolescent, ce que je trouvais le plus intéressant, c'étaient les panneaux indicateurs aux sorties de cette ville : au Nord, celui indiquant « Paris 408 km » et au Sud, celui indiquant « Marseille (la mer) 382 km ».

Petite enfance

Saint-Clément

À ma naissance, mes parents vivaient dans un grand studio situé dans la maison de ma grand-mère, dans ce quartier au sud de Mâcon, mais je n'ai aucun souvenir des premières années.

Il me semble que mon plus vieux souvenir soit celui-ci : un jour, ma grande curiosité m'avait poussé à tirer la peau de mon sexe. Surpris, j'avais alors aperçu ce qui était pour moi comme une sorte de bille. J'avais alors eu peur de trop tirer, que la bille tombe par terre et que je ne puisse jamais la remettre. Ma stupéfaction avait duré plusieurs jours avant de découvrir une réalité rassurante, en me décalottant.

Par la suite, je me souviens du Père Liochon, qui tenait une épicerie-tonnellerie extrêmement sale et poussiéreuse. Il portait en permanence un béret sur la tête, des guêtres en cuir et comme il était sourd, un sonotone. Véritable personnalité de la ville, il avait fait le tour du monde sur le paquebot France. En 1975, Pierre Bonte réalisa un reportage sur lui pour l'émission « Le Petit Rapporteur » de Jacques Martin. Il passait souvent chez ma grand-mère, pour un oui ou pour un non. Il y avait également la boutique des chapeliers, tenue par deux sœurs survivantes d'une autre époque. Il y avait toujours dans leur vitrine de sublimes coiffes, leurs créations étaient dignes du Royal Ascot. Pour finir, la pâtisserie Mazier, c'était du très haut niveau de pâtisserie. Je me souviens de ma grand-mère à ses fourneaux et de sa grande table où étaient présents ses pensionnaires qui avaient tous des personnalités (des caractères) bien différentes, comme le timide et simple Favre, le parleur, le blagueur, le curé, le pompiste, le Russe et l'employé de banque. Ce fut pour moi une bonne école d'apprentissage à l'observation.

1966

Enfance

Bioux

Cette année-là, nous avons emménagé dans ce quartier* ouvrier, dont la première pierre fut posée en 1948 par le [président de la République](#) Vincent Auriol en présence de [René Coty](#), alors ministre de la Reconstruction et de l'Urbanisme. Nous habitons aux « cinq blocs », des immeubles avec des caves et des greniers gigantesques, sources de jeux et de peurs pour des enfants. Comme à cette époque, j'avais une apparence physique plutôt généreuse, je serais affectueusement baptisé Bouboule par les autres enfants. J'ai beaucoup aimé ce quartier et mes amis d'enfance, Michel et Christian Penin, Fabrice et Jean-Luc † Bernard, Pascal et Fabrice Coulon, Christian † et Éric Deviller, Saïd et Abdelafide Soudani, et les autres. Je me souviens de la guerre entre les cinq blocs et le Grand collectif. Je pense que le film « La Guerre des boutons » d'Yves Robert donne un bon exemple de ces années d'enfance.

Rétrospectivement, je pense avoir commencé à développer de l'empathie pour les autres, tous les autres.

*Depuis 2015, ce quartier a le label Patrimoine du XX^e siècle.

Le Guronsan

Ma mère était droguée à ce médicament dopant, elle criait beaucoup et passait ses nerfs en nous mettant de grands coups de martinet sur nos jambes d'enfants. À l'époque, j'ai coupé les lanières de cuir de nombreux martinets, mais c'était peine perdue parce qu'elle en rachetait toujours un autre. Le martinet était un instrument de châtiment corporel, dont l'usage est désormais assimilé à de la maltraitance.

La gifle

Je me souviens qu'un jour, alors que ma mère hurlait dans la cuisine, soudainement, mon père était arrivé et lui avait mis une grande gifle, et cela m'avait rendu heureux. Ce serait l'unique fois où mon père la giflerait. Par la suite, à plusieurs occasions, il m'était arrivé de souhaiter qu'il le refasse, tant les cris de ma mère me déchiraient le cerveau, mais mon père n'était pas un homme violent.

1967

« Les roses blanches »

Cette chanson de 1926 fut interprétée par [Berthe Sylva](#) et reprise en 1967, par le groupe « Les Sunlight ». Elle était tellement triste que je ne comprenais pas pourquoi ma mère l'écoutait en boucle. Sur la pochette, les trois chanteurs ressemblaient à des croque-morts.

Sous la table

Quand toute la famille se retrouvait chez ma grand-mère, il m'arrivait souvent, par manque de place, de m'installer sous la table pour jouer, ou simplement pour être assis. Connaissant le corps de chacun, il m'arriverait plusieurs fois de voir certains se faire du pied ou se toucher les mains. Au début, je pensais qu'ils devaient jouer, mais j'ai compris plus tard, à force de recevoir de méchants coups de pied dans le visage de la part de mon oncle Lucien, qui s'en sortait à chaque fois en disant : « *Oh ! Pardon, je ne l'avais pas vu, mais il est aussi toujours dans nos jambes.* »

Moi, je savais qui touchait qui.

La question

Alors qu'un après-midi, j'étais chez ma grand-mère, en train de dessiner et qu'elle cuisinait sur son fourneau, je lui avais demandé :

« À quoi, tu penses, Angèle ?

— À rien, je cuisine.

— Moi, je sais à quoi tu penses souvent.

— À quoi ?

— À la mort. »

Elle avait arrêté son geste en me regardant tristement.

Les pièces en argent

À l'école maternelle, j'étais fasciné par la beauté d'une maîtresse. Je la regardais, admiratif ; je pense que c'était mon premier sentiment amoureux. À cette époque, ma grand-mère nous donnait parfois des pièces de cinq francs (Semeuse) et des dix francs (Hercule) en argent, et en 1974, une cinquante francs. Pour moi, c'étaient comme des trésors, il était donc logique que j'en offre à mon amoureuse. Je lui avais donc donné timidement mes quatre pièces de dix francs qui, en fin de journée, avaient atterri dans la main de ma mère, main qui par la suite avait atterri sur ma joue. Il m'arrivait également d'enfourer des pièces (ordinaires) dans des pots de fleurs, en pensant que dans le futur, la personne qui les découvrirait serait heureuse.

Le Père Noël

Je n'ai jamais eu les cadeaux que je demandais au Père Noël. Le circuit 24 fut remplacé par un jouet tout pourri avec deux petits camions de chantier transportant des billes en plastique blanches. Une autre année, je lui avais demandé une figurine articulée qu'il avait remplacée par une poupée Barbie ! Quel con.

L'année suivante, il avait eu la bonne idée de venir à l'école, juste avant Noël. Ça tombait bien, j'avais un problème à régler avec lui. Quand il était arrivé dans la classe, les enfants avaient tous été subjugués, pas moi. Je m'étais approché de lui pour lui faire mes reproches et, instinctivement, j'avais tiré sur sa barbe qui m'était restée dans la main en disant : « *Regardez, regardez, le Père Noël n'existe pas.* », provoquant les cris de stupéfaction des autres enfants et de la maîtresse qui m'avait disputé, en faisant toute une histoire pour si peu. Lanceur d'alerte (avant l'heure), ma rébellion m'avait transformé en mouton noir de l'école. C'est bien plus tard que je comprendrais pourquoi les fabriques de moutons n'aiment pas ça. Ma mère avait mis sa touche personnelle avec une sanction spéciale, un Noël sans cadeau pour moi ; de toute façon, j'avais compris que tous les cadeaux pourris venaient d'elle.

Mon frère avait été tellement perturbé par cette histoire qu'on aurait dit un zombie à cerveau gélatineux perdu dans une forêt. Quand le matin de Noël était arrivé et que je l'avais entendu (tout heureux) répéter à plusieurs reprises : « Le Père Noël est passé », j'avais pris conscience que ce pauvre garçon ne sortirait jamais du troupeau.

Pour information, celui qui était né déjà formaté garderait son ours en peluche jusqu'à l'âge adulte.

Les lunettes de soleil

Il faisait beau et chaud, je devais avoir cinq ou six ans, ma mère avait une unique paire de lunettes de soleil qu'elle adorait. Alors que nous étions seuls dans l'appartement, elle dans la cuisine et moi à la fenêtre ouverte du salon, j'avais pris ses lunettes pour les mettre sur mon nez et j'étais retourné à la fenêtre. Quand j'avais regardé en bas, elles avaient glissé de mon nez et étaient tombées en se fracassant dans la cour. J'avais craint tellement sa réaction que je m'étais caché en me couchant sur les assises des chaises du salon. Comme la table était nappée, ma mère n'aurait pas pu me voir. J'avais attendu dans le silence quand soudain, j'avais entendu ma mère m'appeler une fois, deux fois, puis venir dans le salon. J'avais aperçu ses chaussures, elle avait regardé par la fenêtre et aperçu ses lunettes fracassées. Elle avait crié en pensant que j'étais tombé, elle s'était affolée, elle avait paniqué, mais je n'avais pas bougé. Puis, elle était sortie de l'appartement, je l'avais entendue parler dans la cour. Elle était remontée, paniquée.

Je n'étais sorti de ma cachette que bien plus tard, pour recevoir une gifle magistrale et une punition qui allait de pair

1968

Le rugby

Mon père écoutait « Rugby marche » de Georgette Plana. J'ai commencé à regarder ce sport avec lui, en 1968, quand la France décrocha son premier Grand Chelem. Je me souviens des noms des joueurs de cette époque : Walter Spanghero, les frères Camberabero, Pierre Villepreux. Et par la suite, voici les joueurs qui m'ont marqué : Alain Estève, Robert Paparemborde, Jean-Pierre Rives, Pierre Berbizier, Éric Champ, Christophe Dominici, Fabien Galthié, Frédéric Michalak, Sébastien Chabal, Dimitri Yachvili, Vincent Clerc, et maintenant, Antoine Dupont, Romain Ntamack, Damian Penaud, Louis Bielle-Biarrey et Peato Mauvaka. C'est le sport d'équipe que je préfère. Je pense que marquer un essai est l'une des plus formidables expériences sportives à vivre.

L'ardoise magique

Appelée également Télécran, inventée par un Français, elle fut vendue à plus de cent millions d'exemplaires dans le monde. Elle avait un écran gris, un cadre rouge avec en bas deux molettes blanches à gauche et à droite. En retournant l'écran, le dessin s'effaçait et l'ardoise magique était prête pour une nouvelle création. J'ai passé des journées entières à dessiner des dessins de plus en plus complexes, que j'allais montrer à Angèle ou à des copains avant de les effacer. Un jour, j'ai montré un dessin à ma grand-mère, en lui disant : « *Regarde, Angèle* ». Elle a regardé et demandé :

« Qu'est-ce que c'est ? »

— C'est moi regardant Dieu de dos qui regarde la Terre.

— Mais toi, où es-tu ? »

Joignant le geste à la parole :

« *Moi ! Je tiens l'écran et je regarde Dieu.* »

La Manche

Je me souviens que mon père avait parlé d'un homme qui avait traversé la Manche à la nage. J'avais demandé : « *C'est quoi, la Manche ?* »

Il m'avait répondu : « *La mer qui sépare la France de l'Angleterre.* »

Cela m'avait fasciné. Je m'étais dit qu'un jour, quand je serais grand, moi aussi, je traverserais la Manche. Cet inconnu serait le premier dont la performance m'impressionnerait.

Quarante et un ans plus tard, je rencontrerais celui qui avait nagé les quarante kilomètres qui séparent la France de l'Angleterre.

Des années plus tard, je m'étais intéressé à cette traversée que l'on surnomme « l'Everest de la natation ».

En 1875, le Britannique Matthew Webb effectua la première traversée en 21 h 45.

En 1926, Georges Michel fut le premier Français à réaliser cette traversée en 11 h.
En 2012, le record est établi par Trent Grimsey en 6 h 55.
Au total, mille sept cent vingt-neuf nageurs sont parvenus à traverser la Manche.

Instabilité émotionnelle

Enfant, il m'arrivait parfois d'avoir simultanément (sans raison particulière) des explosions de crises de larmes et de rires. Ces crises spectaculaires et choquantes, comme une sorte de possession, auraient lieu plusieurs fois (malheureusement pour moi) lors de réunions familiales. Il n'en faudrait pas plus à cette famille pour me déclarer fou, alors que j'étais en réalité un enfant précoce, extralucide et hypersensible, un HPI, comme on dit maintenant, à qui il aurait fallu tout simplement faire consulter des spécialistes, qui à l'époque n'existaient pas.

Rétrospectivement, je pense que le déclenchement de ces crises était provoqué par la perception d'instantanés faux.

Je m'explique. Je vivais un moment qui était censé être sympathique et détendu (en famille), mais je percevais instantanément les personnes qui pensaient négativement. Cela provoquait une grande tristesse (crise de larmes). La crise de rire, elle, était une sorte de signal à l'attention de ces personnes, pour leur signifier que j'étais conscient de leur méchanceté.

Moqueries

Lors de ces réunions familiales, il m'arriva plusieurs fois de comprendre que certains se moquaient sournoisement de mon père, qui lui ne percevait pas les subtilités pourtant criantes de ces foutages de gueule à répétition. Je ne comprenais pas pourquoi ces comportements se produisaient dans le cadre familial, mais ce qui est sûr, c'est que leur bêtise et leurs rires furent un terreau fertile pour le développement de ma détermination et de ma confiance en moi. Souvent, je regardais ces moqueurs en pensant : « *Rigolez, un jour, je verrai vos noms dans la rubrique nécrologique.* »

La guerre

Elle fut déclarée à Bioux entre « les cinq blocs » et « le Grand collectif », et il y eut plusieurs batailles. Lors de la dernière, un garçon adverse plus âgé m'avait poursuivi longuement, avant que je ne me retrouve bloqué (mais hors de sa vue) sans pouvoir fuir. J'avais entendu le bruit de ses pas se rapprocher, tout en cherchant une solution. Mon seul choix était une pierre, que j'avais saisie à deux mains. Il était arrivé, s'était pris la pierre sur le front, puis avait été sonné et était tombé, ce qui m'avait donné le temps de partir.

École primaire

À chaque rentrée scolaire, les professeurs nous demandaient toujours d'écrire un petit texte sur nos vacances, mais comme nous ne partions jamais, j'écrivais, chaque année, « *Vacances sur la Côte de Bioux* ».

Un déclic

Je prends conscience que le Christ est présent dans mon prénom, donc présent en moi, et cela me ravit.

Premières lectures

Le premier livre que j'ai lu était *Barbe bleue*, de Charles Perrault, je me souviens avoir beaucoup aimé ce livre. Le second, c'était le *Larousse Médical Illustré* qui était chez Angèle. Je ne le lisais pas, je tournais page par page avec un mélange de curiosité et d'appréhension, afin d'y découvrir des photos horribles de maladies et de malformations diverses dont je lisais les noms en latin. Je me souviens qu'après chaque consultation, j'étais heureux d'être normal, mais ce Larousse me marqua longtemps. Je lisais également le journal local, avec un intérêt particulier pour la rubrique nécrologique.

1969

Un grand pas pour l'humanité

Le 21 juillet 1969, j'étais chez Angèle, pour regarder la retransmission du premier pas sur la Lune à la télévision comme cinq cent quatre-vingt-dix-neuf millions de téléspectateurs. La veille, j'avais passé du temps, en vain, à la fenêtre du salon, à regarder la Lune avec les jumelles de mon père, dans l'espoir de voir passer un point noir (Apollo 11) devant. Le lendemain, j'avais les yeux écarquillés devant la télévision en noir et blanc, quand Neil Armstrong commença à descendre du module lunaire.

« Angèle, viens vite, viens vite.

— Quoi ?

— Il va marcher sur la Lune. »

Elle arriva au moment où Armstrong posait son pied gauche sur la surface lunaire et dit : « *Ils mentent, c'est impossible.* » Puis, elle repartit à ses fourneaux.

Avait-elle tort ?

Elle, qui était née en 1911, qui avait neuf ans quand vola le premier avion, qui connut le premier film parlant et qui, en 69, n'avait pas de salle de bain et pas encore le téléphone.

Cadavre exquis

Je regardais l'émission de télévision « Tac au tac », dont les invités étaient tous des dessinateurs. Le point fort de cette émission, c'était quand commençait la réalisation en direct d'un Cadavre exquis. Le premier dessinateur réalisait son dessin en ne laissant visible qu'une petite partie. Le dessinateur suivant devait s'inspirer de la partie laissée visible pour esquisser quelque chose et dissimuler sa création avant de laisser sa place à l'artiste suivant. À la fin, l'œuvre était dévoilée.

Je découvrirais plus tard que ce jeu avait été inventé en 1925 par les surréalistes Yves Tanguy et Jacques Prévert. Il consistait à faire réaliser une phrase ou un dessin collectif sur une grande feuille, par plusieurs artistes, sans qu'aucun d'eux ne puisse voir la (ou les) réalisation précédente.

Moustache

Un jour, ma mère était venue nous chercher à la sortie de l'école accompagnée d'un homme en DS grise, que j'appelais Moustache. Je l'avais déjà vu dans un bal dansé avec ma mère. Étant déjà très observateur et connaissant le moindre mouvement de tête et du corps de ma mère tout en regardant Moustache, j'avais su immédiatement qu'il y avait quelque chose, mais je ne savais pas quoi. Nous étions tous montés dans la voiture, ils étaient gais et parlaient en se regardant, quand brusquement, Moustache avait grillé un stop et pilé net face à un camion, évitant de justesse ce qui aurait pu être un terrible accident. Il nous avait déposés chez nous et en montant l'escalier, notre mère, toute tremblante, nous avait demandé de ne jamais en parler à notre père. Alors nous n'avons jamais rien dit, mais malgré cela, elle n'a pas stoppé les rafales de coups de martinet.

« Adieu jolie Candy »

C'était le titre d'une autre chanson triste interprétée par un certain Jean-François Michaël. Ma mère écoutait cette chanson souvent. Moi, elle me pourrissait mes instants et la seule chose que j'aimais, c'était l'avion de ligne sur la pochette du 45 T, peut-être déjà l'envie de partir.

Dessins

À cette période, je dessinais beaucoup d'arbres, mais aussi des caricatures notamment de Georges Pompidou, ainsi que des fesses féminines que je transformais rapidement en tulipes, si une personne approchait. J'avais également commencé à signer certains de mes dessins. Un dessin serait différent. Son titre : « Jeudi 16 h ».

Normalement, si vous êtes un parent conscient, vous comprenez immédiatement que votre enfant est bien plus que simplement différent. Je regardais beaucoup le *Larousse illustré*, qui était le seul livre présent chez mes parents.

« Jeudi 16 h »

Dessin au Bic et feutre. [Voir](#)

1970

Ma loupe

Cet été-là, ce fut mon objet préféré, je l'utilisais quand il y avait un beau soleil et qu'il faisait chaud, pour détruire patiemment et minutieusement des fourmilières, ou autres insectes et des vers de terre. Ce fut un été de feux et de carnages, laissant derrière moi des champs de bataille miniatures, véritables désolations visuelles.

Les fesses d'Angèle

Une nuit où je dormais chez ma grand-mère, j'avais été réveillé par des bruits. Je m'étais donc levé pour regarder par le trou de la serrure et là, j'avais découvert ma grand-mère nue, plus particulièrement ses fesses. J'étais vite remonté dans le lit avec la certitude d'avoir vu une chose interdite, dont il ne fallait pas parler.

Le sac à main en crocodile

Un jour, j'entendis que ma mère confiait à une voisine que son rêve, c'était d'avoir un sac à main en crocodile. Étant déjà passionné par les lézards et les serpents, je m'étais dit : « *Bon, d'accord, ici, il n'y a pas de crocodile, mais il y a des lézards* », et fixé comme but d'avoir suffisamment de peaux pour pouvoir faire ce sac. J'avais ainsi passé tout l'été à chasser les lézards, mais aussi à en acheter (vingt centimes pièce) à deux frères portugais, à qui j'avais également passé commande de deux orvets, pour réaliser les anses du sac. Je mettais les lézards dans des boîtes que je cachais dans le jardin de ma grand-mère. Quand j'en eus suffisamment, je décidai de les tuer pour commencer la découpe des peaux des dos avec mon Opinel et installai les premières sur un carton, pour qu'elles sèchent.

Trois jours plus tard, je découvris que le carton avait bougé, les peaux avaient noirci et rétréci. Mon but toucha à sa fin, puisque qu'Angèle avait découvert cette horreur dans son jardin et que son visage me fit comprendre que la suite de cette affaire ne serait pas bonne pour moi. La suite fut pour moi la découverte du rejet, se traduisant par des regards bizarres sur ma personne, une sorte de méfiance généralisée.

La honte de la famille

Un dimanche, alors que toute la famille était réunie chez Angèle, je décidai de rejoindre mes cousins et cousines ainsi que mon frère, qui jouaient tous ensemble dans la cour. Mais quand je m'approchai pour jouer avec eux, mon cousin Raphaël et ma cousine Marie-Pierre me dirent : « *Non, on ne veut pas jouer avec toi.* »

Étonné, je n'eus pas le temps de demander pourquoi que ma cousine précisa : « *Tu es la honte de la famille.* » Tous acquiescèrent, ainsi que mon frère. En réaction, je dus sûrement partir dans le jardin torturer une limace.

Je dois préciser que le rejet que j'ai subi de l'enfance à l'adolescence n'existait qu'au sein de ma famille et des professeurs, mais je n'ai jamais subi de rejet de la part de mes camarades ou des autres adultes.

1971

Surréalisme

Je réalisai mes premiers dessins automatiques au stylo Bic, passant ainsi du figuratif à de véritables créations surréalistes, mais à cette époque, je ne connaissais bien sûr pas ce mot. Regardant mes dessins, Angèle dit à mes parents : « *Un jour, il faudra l'inscrire aux Beaux-Arts.* » J'entendais « Beaux-Arts » pour la première fois, je pensai que ce devait être un lieu, très beau, avec de l'art.

Le secret

Un jour, ma mère était partie en Suisse, mais les préparatifs de son départ avaient été perturbants pour moi, car j'ignorais la raison de ce voyage, elle qui n'avait jamais voyagé. J'avais, à plusieurs reprises, posé des questions, mais elles étaient restées sans réponse. Pendant plusieurs années, je me suis posé cette question : « Pourquoi est-elle partie en Suisse ? »

Puis, j'avais découvert plus tard qu'elle avait eu rendez-vous avec une faiseuse d'anges.

Grand

À cette époque, j'étais déjà plus grand que mon frère, et dans les années qui suivraient, mon gabarit ne serait pas similaire à celui de mes géniteurs. J'aurais, certaines années, des pointes de croissance de plus de dix centimètres, entraînant des épistaxis (hémorragies nasales) à répétition. À quatorze ans, j'étais déjà plus grand que mon père. Durant l'enfance, cette différence physique engendrerait pléthore de surnoms et de réflexions débiles auxquels je serais complètement indifférent, car ma grande taille me permettait de voir le monde différemment des autres.

Impression de vacances

J'aimais bien quand, parfois, il nous arrivait d'aller passer l'après-midi dans des campings pour leurs plans d'eau. Comme il y avait des caravanes et des tentes, j'avais l'impression d'être aussi parti en vacances. En regardant les plaques d'immatriculation 71, 01 et 69, je m'étais aperçu que la plupart de ces personnes étaient de la région et qu'elles passaient leurs vacances ici, car elles n'avaient pas les moyens d'aller dans des campings de la Côte d'Azur.

Le guerrier

L'été, quand nous passions des après-midis au bord de la Saône, je me souviens que mon père paradait en maillot de bain, en fumant, bombant le torse et en portant un chapeau de brousse militaire. Pourtant, je savais qu'il n'avait pas participé à la guerre d'Algérie.

Le dimanche

Enfant, il arriverait de temps en temps qu'Angèle nous invite à déjeuner avec nos parents, dans un restaurant du Mâconnais ou du Beaujolais. Pour Angèle, au restaurant, il ne fallait jamais manger ce que nous mangions à la maison.

Pour vous exciter les papilles, voici des exemples de mes souvenirs culinaires : les œufs en meurette, le jambon persillé, la friture de goujons, le poulet aux écrevisses, la truite aux amandes, les escargots de Bourgogne, l'andouillette au vin blanc, les écrevisses à la crème et au Marc de Bourgogne et les quenelles de brochet. Des fromages comme le Mâconnais, le fromage blanc à la crème et le fromage fort. Des desserts, des sorbets avec des gaufrettes mâconnaises, les poires au vin rouge, les fraises au vin rouge et le vacherin glacé.

Dessin

Souvenir d'un dessin exceptionnel : « Si j'avais les mains »

L'instituteur nous avait demandé de réaliser un dessin en utilisant le contour d'une de nos mains.

J'avais utilisé une grande feuille de dessin A5 et réalisé au Bic noir le contour de mes deux mains (paumes vers le ciel), avec les doigts écartés au maximum.

Entre chaque écartement, j'avais dessiné une scène de désolation, crucifixions, famine, épidémie,

sécheresse, pauvreté. Dans les espaces entre mes index et mes pouces, deux terribles scènes de guerre où des personnages s'entretuaient avec toutes sortes d'armes : pierres, massues, couteaux, sabres, pistolets, mitrailleuses, tanks, canons. Puis, dans l'espace le plus grand, entre mes auriculaires (qui se touchaient presque), un horizon avec une grande explosion atomique, qui était la seule partie en couleurs de ce dessin. Pour finir, j'avais fait un pli sur la feuille au niveau de la base des doigts et j'avais signé mon œuvre, en lui donnant son titre.

En récupérant les dessins, le maître avait découvert mon chef-d'œuvre et m'avait dit en regardant les détails : « *Mais c'est l'horreur* ». J'avais répondu en pliant la feuille : « *Oui, mais si l'on ferme les mains, tout disparaît.* » Subjugué (je pense), il m'avait demandé s'il pouvait le garder. J'avais accepté, mais le lendemain, mon dessin avait été le seul à ne pas être exposé avec les autres dessins d'enfants.

Durant la récréation, j'avais demandé au maître des explications. Il m'avait répondu qu'il ne fallait pas donner des idées noires aux autres enfants.

Remarque :

En écrivant ces lignes, je constate que l'on m'avait déjà banni, dès la première exposition à laquelle je devais participer.

1972

L'évasion

C'était en juin, avant les grandes vacances à l'école primaire de la rue Poitevin. Il n'y avait plus de cours, il faisait très chaud, les après-midis étaient devenues de grandes récréations. Mon copain Éric et moi étions des redoublants, toujours plus grands que les autres élèves. Nous subissions constamment de la part de maîtres des quolibets sur notre taille ou notre statut de redoublant. Alors que nous étions assis sur les marches en pierre d'un perron, le directeur nous houspilla, en nous disant : « *Les deux grands dadais, partez d'ici.* » Nous allâmes donc profiter de l'ombre du préau, là où se trouvaient le plus d'enfants. Constatant que les bancs étaient tous occupés, nous décidâmes de nous asseoir par terre (comme d'autres l'avaient fait), mais rapidement, un maître nous demanda de ne pas rester assis. Nous commençons à être agacés par ces injustices. Nous allâmes aux lavabos pour boire de l'eau, mais comme il y avait du monde, nous attendîmes quand nous entendîmes derrière nous une voix dire : « *Bon, les deux grands, vous sortez de là.* » Je lui répondis que nous voulions juste boire et il rétorqua : « *Eh bien, vous boirez plus tard.* » Éric et moi étions vraiment agacés, il devait être 15 h 30. Je lui dis : « *Comme personne ne veut de nous, nous devons nous évader et rentrer chez nous.* » Éric fut d'accord, mais il craignait un peu les engueulades. Je dis : « *On s'en fout.* » Nous passâmes discrètement par l'arrière de la maison du directeur, ouvrîmes un portail et nous courûmes, dans les rues, et chacun rentra chez soi.

Ce que nous ne pouvions pas imaginer, c'était que les conséquences de notre évasion n'allaient pas se limiter à des engueulades et à des gifles. Pour Éric, les suites de cet événement

bouleversèrent sa vie. Pour moi, elles persuadèrent un peu plus ma famille que j'étais un anormal. N'ayant déjà pas de considération, je fus dorénavant ignoré. Je commençai à comprendre que j'étais seul.

En rentrant, ma mère s'étonna de l'heure. Je lui répondis qu'aujourd'hui, pour notre classe, ils nous avaient laissés partir plus tôt. Momentanément, mon mensonge fut cru. Plus tard, elle m'envoya chercher du pain, mais à mon retour, en voyant de loin ma mère devant notre immeuble en conversation avec le directeur de l'école, deux maîtres et deux gendarmes, je compris que j'allais vivre un sale moment. À la suite de la traditionnelle gifle, suivie de l'engueulade pour montrer à ses interlocuteurs (ainsi qu'aux nombreux voisins à leurs fenêtres) qu'on avait de l'autorité sur son gamin, j'eus beau tenter d'expliquer les raisons de notre évasion, ils me regardèrent tous comme un criminel.

La semaine suivante, nous avons appris que j'étais exclu (banni) définitivement de l'Éducation Nationale et que la suite pour moi allait être l'école en Bournot !

Je n'avais jamais entendu parler de cette école et personne ne m'avait donné d'explication, jusqu'au jour où j'avais revu Éric qui m'avait dit : « *C'est une école pour les fous, ils nous mettent chez les fous.* » Nous étions tristes, j'avais pleuré. Une fois rentré, je l'avais dit à ma mère qui m'avait répondu : « *Mais non, mais non.* »

Je ne l'avais pas crue, je savais qu'elle mentait. Cette année-là, j'avais passé un été bien pourri, à me demander si j'étais fou ou si je vivais dans un monde de fous.

Lévitacion

Je ne connaissais pas ce mot, mais j'avais ressenti qu'il serait possible à l'homme de s'élever dans le ciel, par sa seule volonté, et de s'y déplacer. Le hasard voudrait que quelques semaines plus tard, je découvre le mot pour expliquer ce phénomène.

Les jardins ouvriers

Ces jardins furent créés dans toute la France, à la fin du XIX^e siècle, par l'abbé Jules Lemire, un adepte du catholicisme social. Mon père en avait obtenu un, mais il n'avait ni la main verte ni le courage nécessaire pour s'en occuper assidûment. Malgré tout, pendant trois ans, salades, tomates, radis, carottes, persil et pommes de terre furent semés et récoltés. Il y avait également des pommes, des prunes et des griottes. J'aimais l'odeur des jardins après la pluie et suivre semaine après semaine la pousse des plants. Un jour, j'avais entrepris la construction d'un escalier circulaire autour du tronc d'un griottier en y plantant en colimaçon des gros clous de charpentier. Dans les jours qui avaient suivi, de la sève avait coulé des clous comme le sang du Christ sur la croix. Puis, l'arbre avait séché, il n'avait pas survécu à cette bêtise. J'avais eu honte d'avoir tué un arbre.

L'église de Saint-Clément

C'est là que j'ai été baptisé à l'âge d'un an et que je serais enfant de chœur de dix à douze ans, au début à l'ancienne église, et par la suite à la nouvelle implantée juste à côté de chez ma grand-mère. La maison de Dieu était le seul endroit où je me sentais aimé. Le père Jean, qui ressemblait à Jean Gabin, était le responsable. Il était assisté par l'abbé Gérard Bodelin qui, lui, ressemblait à

Louis Jouvét, et de l'abbé Marcel Vouillon. J'ai de bons souvenirs de ces trois hommes, tous sympathiques. L'un portait la robe, les autres, plus jeunes, le costume noir. Parfois, avec l'abbé Bodelin, nous partions avec sa 2 CV Citroën faire des messes dans des villages du Mâconnais, j'adorais ces petits voyages. Ils avaient aussi une bonne. Cette femme simple et timide était célibataire, mais un jour, elle se retrouva enceinte. Personne n'en parlait, mais le jour où je vis son bébé, je vis un petit Gabin.

C'était l'abbé Bodelin qui m'avait expliqué que mon prénom était dérivé du terme latin « Christianus » et signifiait « Disciple du Christ ». Cela avait confirmé ce que je ressentais depuis plusieurs années. À une autre occasion, l'abbé m'avait parlé de Padre Pio, en m'expliquant que c'était un saint qui avait accompli des miracles et qui pratiquait la lévitation. J'avais demandé ce que voulait dire lévitation. En me répondant, il m'avait donné la définition exacte de ce que j'avais ressenti quelques semaines auparavant.

Enfant de chœur, j'ai vécu les joies des baptêmes, les gaietés des mariages, mais également les tristesses des enterrements et les douleurs déchirantes des petits cercueils. Chaque semaine était remplie de ces étapes de vie qui faisaient grandir mon âme. J'épargnais une grande partie de l'argent que je recevais de chaque service. Avec l'autre, j'achetais des bandes dessinées.

Mark Spitz

Cette année-là, c'est en regardant les Jeux olympiques d'été de Munich à la télévision que j'assistais à la naissance d'une légende, le nageur américain Mark Spitz, qui gagnerait sept médailles d'or. Mark Spitz ne nageait pas, il glissait sur l'eau (100 m en 51''22). Rien à voir avec Johnny Weissmuller qui nageait le crawl (en 1927) avec la tête hors de l'eau (100 m en 57''40). Le record actuel de 46''86 est détenu par David Popovici.

Spitz serait le deuxième homme dont les performances m'impressionneraient.

Faire semblant

C'est en voulant faire semblant de nager que j'ai su nager.

Quelques jours après ma découverte de Mark Spitz, nous étions avec mes parents au bord de la Saône. J'ai voulu leur faire croire que je savais nager, alors que j'étais au-dessus du genou. Je me suis accroupi, puis mis à l'horizontale en faisant les mouvements du crawl avec mes doigts qui prenaient appui sur la vase. Mais soudainement, mes doigts n'ont plus rien touché, je nageais.

Dessins

Je dessinais de plus en plus vite et toujours au Bic noir, car la mine du stylo permettait une vitesse supérieure à la mine de plomb. La vitesse, mais pas l'erreur, et cela tombait bien puisque je n'en commettais jamais.

Sans titre

Dessin au feutre noir. [Voir](#)

1973

Adolescence

Frustration

Le Lieutenant Antoine Guingand était l'oncle de mon père, il vivait à Châtillon-sur-Chalaronne. Il portait toujours un pantalon et des bottes de cavalier. Chez lui, il y avait son uniforme avec son képi bleu, ses médailles militaires, Chevalier de la Légion d'Honneur, Croix de Guerre, médaille militaire, Médaille de la Résistance et, sous-verre, une lettre signée par le Général de Gaulle. C'est lui qui m'acheta ma première montre.

Un jour, avec mon frère, il nous emmena chez un marchand de vélos, pour nous faire choisir celui que nous souhaitions avoir. Je choisis un beau vélo de course et il nous dit que nous allions les avoir pour Noël, il fallait attendre encore quatre mois. J'étais tellement heureux ! J'attendis ce jour avec une grande impatience et il arriva, mais nous n'eûmes jamais les vélos. Cette frustration n'était ni la première ni la dernière, puisque toute demande (à ma mère) avait « non » pour réponse.

Je décidai donc de casser ma tirelire. Avec son contenu et mes pièces en argent, j'avais 452 francs. Je partis m'acheter un vélo, mais celui que je voulais coûtait trop cher. Alors, par dépit, je choisis un vélo de cyclotourisme blanc.

La station-service

En face de chez ma grand-mère, il y avait une station-service qui eut deux jeunes sœurs comme nouvelles gérantes. Mady était belle et avait vingt ans, et Clo était très belle, elle avait dix-huit ans. Leur arrivée dans le quartier fit beaucoup parler, car leur station ne désemplassait pas. J'étais fasciné par la beauté de Clo. Le jeudi et le samedi, je nettoyais les pare-brise, je servais les vélomoteurs et parfois les voitures ; cela me rapportait un peu d'argent.

Un jour, alors que j'étais dans leur maison de fonction, j'aperçus furtivement Clo entièrement nue. À l'époque, cette belle image s'était longtemps et agréablement imprimée dans mon cerveau.

Petit poème

À cette période, j'avais offert à Angèle un petit poème que j'avais écrit pour elle. J'ai souvenir

qu'elle n'avait pas vraiment apprécié ma prose.

La vieille

Elle gît là, sur son lit, les mains en croix, emportant dans son sac à main ses souvenirs de jeunesse, emportant dans son sac à main son âme.

Elle va mourir et je ne peux rien pour elle.

Malgré tous mes efforts, je n'ai pas pu me souvenir de la totalité de ce poème.

Une voix me parle

Un dimanche matin, j'étais venu à pied de Bioux pour servir la messe de onze heures à l'église de Saint-Clément. En arrivant, j'avais croisé le Père Jean qui m'avait dit : « *Tu peux rentrer chez toi, il y a assez d'enfants de cœur pour cette messe.* »

En sortant de l'église, j'avais remarqué que le ciel s'était assombri. J'avais pris le chemin du retour, mais deux minutes après, un orage avait commencé. Le tonnerre grondait, des éclairs déchiraient le ciel et la pluie s'abattait sur moi. À cette époque, je détestais prendre la pluie sur le visage, car l'hiver, en début de soirée, quand la nuit était déjà tombée, je n'aimais pas voir des ouvriers rentrer à vélo ou à mobylette dans le froid et sous la pluie glaçante, sans gants et recevant la pluie sur leurs visages. Soudainement, j'avais entendu une voix masculine, que j'avais située vers l'oreille gauche, me chuchotant : « *Pourquoi es-tu catholique ?* »

Surpris, j'avais commencé à chercher une réponse, quand soudain, j'avais entendu la voix dire : « *Par affiliation* ». À mon âge, je ne connaissais pas ce mot, mais en terminant mon trajet sous une pluie battante, une signification avait commencé à prendre forme. Dès mon arrivée à l'appartement, j'avais immédiatement cherché ce mot dans le Larousse, et la définition s'était un peu approchée de mon idée. J'avais compris que j'étais catholique parce que ma famille l'était de génération en génération et que si elle avait eu une autre religion, j'aurais également été de cette religion. J'avais perçu comme un problème et j'avais alors pensé que, peut-être, Dieu seul suffisait.

Au déjeuner, j'avais posé cette question à mes parents : « *Pourquoi êtes-vous catholiques ?* » Je n'avais pas eu de réponse, mais j'avais vu comme un point d'interrogation au-dessus de leurs têtes. Je leur avais parlé de la voix, de sa question et de l'affiliation, mais voyant leurs visages, j'avais compris que je n'aurais jamais dû.

Cette voix avait beaucoup travaillé en moi, si bien qu'à douze ans, j'avais arrêté le catéchisme et mon activité d'enfant de cœur. Le Père Jean, qui était fâché contre moi, m'avait dit : « *Attention, tu ne pourras pas faire ta première communion.* »

Je lui avais répondu : « *Ce n'est pas grave, mon père, j'ai déjà une montre.* »

La Roche de Solutré

Des dizaines de fois, le dimanche, nous passerons en voiture devant la « Roche de Solutré », sans jamais nous y arrêter. J'aurais tant aimé gravir cette roche, mais notre mère ne voulait pas. Elle affirmait que nous risquions une insolation ou une chute, et même de nous casser une jambe ou,

pire, de mourir.

À onze ans, je parcourus à vélo les neuf kilomètres qui me séparaient de la « Roche de Solutré », afin de la gravir par le sentier emprunté chaque année par François Mitterrand. Arrivé en haut exténué, je me souviens d'avoir été très impressionné par cette incroyable vue à trois cent soixante degrés.

C'est sur la route du retour et ses huit kilomètres de descente que naquit mon attirance pour la vitesse.

L'école en Bournot

Située non loin de Saint-Clément, cette « école » n'avait qu'une seule classe et donc une seule maîtresse. En réalité, c'était un sas avant d'entrer l'année suivante dans une structure nommée « Les Papillons blancs », un centre pour les enfants et adultes en situation de handicap mental. Ignorant ces informations, je m'y étais rendu pour la rentrée scolaire. En chemin, je fus rejoint par Éric. Nous marchions à reculons. Nous avions peur de ce que nous allions découvrir. Nos peurs furent justifiées en entrant dans la cour de cette école. Effarés, nous découvrîmes des enfants qui auraient pu être figurants dans le film « *Freaks* ». Nous ne comprenions pas ce que nous faisons là ! Il y avait douze enfants qui avaient de graves problèmes. Cette réalité me perturba, mais immédiatement, je pensai que je quitterais ce lieu rapidement. Pendant trois mois, chaque minute, je ne penserais qu'à ça. À partir de ce jour, je regardai les membres de ma famille comme des ennemis. Le fait d'être déjà qualifié de « fou », de « honte de la famille », et maintenant de « handicapé mental », fit naître en moi une détermination hors du commun, doublée d'une certitude : je deviendrais la seule personne exceptionnelle qu'il y avait eue dans cette famille, depuis des siècles et des siècles.

Dans cette classe, il y avait ceux qui se balançaient constamment d'avant en arrière, ceux qui criaient sans raison. D'autres étaient immobiles, le regard fixe ou sur le plafond, certains parlaient des langues inconnues ou s'arrachaient les cheveux. Une ambiance marquante, mais que j'allais rapidement gommer. Un jour, la maîtresse avait donné à la classe deux pages de tests psychotechniques, mais certains malades avaient jeté les feuilles, d'autres les avaient déchirées et un autre s'était mouché dedans. La maîtresse avait été agacée parce que je n'avais rien fait. Elle m'avait dit : « *On ne force pas un cheval à boire* ». Agacé à mon tour, j'avais résolu ce test en cinq minutes et je l'avais déposé sur son bureau en disant : « *Voilà, le cheval a bu.* » Elle m'avait dit ne pas apprécier ce genre d'humour, j'avais alors répondu que je ne savais pas que c'était de l'humour.

Je fus sauvé de ce cauchemar grâce à une inspectrice de l'Éducation Nationale qui, dès son entrée dans la classe, me découvrant au milieu de tous ces malades (Éric était absent ce jour-là), dit : « *Mais que fait cet enfant ici ?* » À cet instant, je sus que j'étais sauvé. Je la suivis dans une salle vide, où elle me posa des questions auxquelles je répondis, et je lui parlai également de l'évasion. Elle fut scandalisée. Sept jours après, j'étais transféré dans une école normale. Éric n'eut pas cette chance, il alla aux « Papillons blancs ». Ce qu'il vécut fut semblable aux personnes normales se retrouvant en HP. Horrible.

Agacement familial

Ma sortie de cette structure ne réjouirait pas certains membres de ma famille qui, entre eux, continueraient de m'appeler « Le malade mental » ou « Le fou ».

Déménagement

Nous déménageâmes à la ZUP nord. Ce fut pour moi comme le début d'une nouvelle aventure.

1974

Quartiers nord

La ZUP

Cette ZUP était constituée de trois quartiers, deux de HLM, « Les Perrières » ainsi que « Marbé » et plus au Nord, « La déserte », les ILM dont ceux de la gendarmerie. Des milliers d'appartements construits à la hâte pour loger beaucoup de monde dans les années d'après-guerre, et accueillir peu à peu les immigrés et leurs familles. Ces quartiers constitués de hautes tours et de « barres » de logements, étaient considérés comme peu fréquentables. En 2004, les plus grands immeubles furent détruits.

La Gendarmerie

Nous avons emménagé dans le quartier de « La déserte ». À l'époque, cinq tours de six étages et deux barres de quatre étages formaient la gendarmerie. C'étaient des gendarmes mobiles, ceux qui sont spécialisés dans le maintien de l'ordre : en résumé, ceux qui matraquaient les ouvriers (des pauvres contre des pauvres) lors des manifestations. Souvent, j'avais assisté à leur départ en bus, embrassant leurs femmes et leurs enfants, riant entre eux, en rangeant boucliers, casques et matraques dans les soutes des bus. L'appartement était au premier étage de la tour la plus au nord de la ville. Côté nord, c'était la cuisine avec sa vue imprenable sur le parking de la première grande surface de la ville, le « Mammouth » et sa cafétéria « Miami ». Je me souviens qu'un jour, regardant à la fenêtre, ma mère avait dit :

- « Ils n'ont pas mis toutes les lettres !
— Quoi ?
— Sur la cafétéria, il manque des lettres pour faire Miam-miam.
— Mais non, Miami, c'est une ville en Amérique. »

Elle avait eu un doute. Ma mère avait trente-six ans, et elle ne savait pas ça.

Côté est, il y avait de grandes fenêtres avec vue sur la nationale 7, qui se trouvait à trente mètres environ. À la fin du printemps, je regardais les premières caravanes passer en direction du sud, de la mer. Souvent, à l'arrière des voitures, j'apercevais des visages d'enfants heureux. J'aurais tellement voulu être dans l'une de ces voitures. Pour moi, à cette époque, les personnes qui possédaient des caravanes étaient des riches. Côté ouest, c'était une centrale électrique et la voie ferrée Paris - Nice. Inutile de préciser qu'à cette époque, les fenêtres n'avaient pas de double vitrage. C'est donc dans cet environnement idyllique que je me suis épanoui, en apprenant également une multitude de choses absentes des manuels scolaires, comme le fameux « Système D », ainsi que des insultes en italien, en espagnol, en portugais et en arabe.

Branlettes collectives

Dès mon arrivée dans ce quartier, j'étais descendu dans la cour pour rencontrer mes futurs copains. J'avais cherché, mais je n'avais trouvé personne. J'étais allé voir dans les caves où j'avais entendu des voix : « *Oh, la mère Bertin, quelle salope ça doit être* » et « *Moi, j' préfère la femme du Capitaine* ». En ouvrant la porte, j'avais découvert quatre garçons avec les pantalons baissés et qui, avec leurs mains, faisaient des va-et-vient sur leurs sexes, en regardant par une ouverture qui donnait sur le bac à sable où des mères de famille assises sur des bancs surveillaient leurs progénitures. Le plus grand, bite à la main, m'avait dit :

- « T'es qui, toi ?
— Je suis le fils de la nouvelle gardienne.
— Tu t'es déjà branlé ?
— C'est quoi ?
— C'est ça ! en branlant énergiquement son sexe.
— Non, attendez, je reviens. »

J'étais parti chez moi pour me branler pour la première fois (quelle découverte). Après, j'étais retourné les voir dans la cave, le grand m'avait demandé :

- « Alors, comment c'était ?
— Bizarre.
— Qu'est-ce qu'est sorti ?
— De l'eau. »

Ils avaient tous rigolé. Cette étape avait scellé mon entrée dans la bande.

Le Mammoth

C'était un peu notre parc d'attractions. J'y allais presque chaque jour avec des fils de gendarmes

pour regarder les téléviseurs couleur, des bandes dessinées, mais également des magazines de « Femmes à poil » et de motos, pendant que d'autres allaient voler, car de nombreux fils de gendarmes étaient des voleurs. Six ans plus tard, l'un d'eux, Titi, avait assassiné une religieuse en Alsace.

Trop speed

À partir de cette époque et durant plusieurs années, le matin, après mon chocolat, ma mère me donnait un demi-Guronsan avant de partir à l'école. J'étais donc très très speed. Ce fut à cette époque que je ressentis les premières tachycardies.

Retour à la normale

Après avoir quitté l'école en Bournot, je m'étais donc retrouvé dans une classe de CM1, à l'école élémentaire de la rue Pillet, où j'avais eu une scolarité normale. Je me souviens avoir été heureux d'être de nouveau avec des enfants normaux.

La coquine du quartier

Dans chaque quartier, il y a toujours une ou plusieurs coquines. Elles déniaient de nombreux adolescents et permettent parfois aux plus jeunes de regarder, voire de les toucher. J'ai oublié le prénom de cette sympathique nymphomane, fille de gendarme, qui venait nous chercher pour que nous la suivions dans les caves.

La sexualité

J'ai découvert le sexe très jeune et pas en regardant un livre porno comme la plupart des garçons de ma génération. Mon éducation s'est faite sur le tas et sans romantisme, « du direct brut ». Quasiment chaque semaine, je voyais des bites, des chattes, des culs et des choses incroyables pour un enfant de mon âge.

Les caves

Dans les caves, chacun avait son rôle, la (ou les) fille et les grands étaient les vedettes, ils avaient les premiers rôles (les baiseurs). Il y avait les voyeurs-peloteurs, suivis par ceux qui s'occupaient de la lumière avec des lampes de poche et ceux qui surveillaient la porte de la cave, pour donner l'alerte si une personne entrait dans les caves.

Première grosse angoisse

Cette année-là, j'avais connu ma première angoisse, alors que j'étais installé sur la table de

cuisine en Formica, en train de dessiner, et que ma mère vaquait à son ménage. Je m'étais vu des années plus tard dans une cuisine pratiquement similaire, avec vaguement une silhouette de femme à mes côtés. Percevant ce qu'allait être ma vie, cette angoisse m'avait donné envie de vomir.

L'optimiste

C'est sur ce petit voilier que j'ai été initié gratuitement par des professeurs de voile vraiment sympathiques. Par la suite, je suis passé au 420 et j'ai fini avec le merveilleux 5.70. J'aimais bien naviguer, mais j'étais déjà très attiré par la vitesse ; j'avais une préférence pour le motonautisme de vitesse Inshore.

Nunchaku

La même année, j'avais vu des photos de Bruce Lee dans « La fureur de vaincre », alors comme beaucoup de jeunes à cette époque, j'avais confectionné mon Nunchaku, avec un manche de pioche, une chaîne en métal et deux œillets à visser. Les deux parties en bois étaient couvertes de chatterton noir. Je m'étais beaucoup entraîné dans le local à vélos, ce qui m'avait occasionné de nombreuses douleurs dues aux nombreux chocs, principalement à l'arrière de la tête et aux coudes. J'avais atteint une bonne maîtrise et deux fils de gendarmes s'étaient joints à moi pour des séances d'entraînement, dans le local que j'avais rebaptisé « Salle Bruce Lee ». Puis, était venu le jour où nous avons enfin été prêts à affronter l'ennemi, mais notre problème, ça avait été de ne pas en avoir.

Entraînement

Cette année-là, j'avais obtenu le brevet de nageur de deux cents mètres. Ayant toujours l'idée de traverser la Manche, j'avais décidé de m'entraîner en réalisant ma première traversée aller-retour de la Saône. Pour cette traversée, j'étais passé volontairement à la pointe de la partie sud de l'« Île de Palme ». J'avais trouvé que nager ces trois cents mètres avait été facile, mais il m'avait fallu également revenir dans le sens inverse. Cette expérience de six cents mètres en milieu naturel avait été concluante, mais j'avais conscience que j'étais très loin des quarante kilomètres de la Manche.

Première expérience

Un après-midi d'été, j'étais au bord de la Saône, sur un ancien hippodrome désaffecté, avec des fils de gendarmes ainsi que la coquine du quartier (également fille de gendarme) et sa cousine. Jacky avait demandé aux filles de se déshabiller et de se mettre en position de départ comme dans des starting-blocks. Nous étions tous assis sur les vieux bancs de l'hippodrome, sauf Jacky qui donna le départ pour un tour d'hippodrome. Je voyais ces filles nues courir, leurs seins allaient dans tous les sens, c'était une scène incroyable. Un avion passa et revint en rase-motte. Par la suite, nous allâmes tous dans un pré. Les grands commencèrent et nous, les petits, nous regardâmes derrière les herbes en nous touchant. Puis Jacky me fit signe en m'appelant : « *Viens voir* ». Une des filles était sur le dos, cuisses écartées. Je découvris en gros plan son sexe, en pleine lumière. Jacky me prit par le cou et me dirigea vers son sexe en disant : « *Tu vois, ça, c'est le clitoris, ça les petites lèvres et là, c'est l'entrée du paradis.* » Puis il me colla le visage sur le sexe en me disant : « *Vas-y, bouffe-lui la chatte.* » Je le fis, mais j'eus l'impression de me noyer dans un océan de poils. Cette

expérience me fit prendre mes distances avec ces océans, même quand par la suite, la coquine voulut à plusieurs reprises m'y faire replonger.

La Suisse

C'était la première fois que j'allais dans un autre pays. Mon oncle Marc, un frère de mon père, vivait à Échenevex, à dix minutes de la frontière suisse. Depuis sa maison, on voyait la Suisse. Une après-midi, nous étions parties en forêt, c'est là que je verrai pour la première fois une borne de frontière, je m'amusais à marcher, un pas en France, un pas en Suisse. Le jour suivant, nous irons à Genève, ville que j'ai trouvée belle, propre et calme. J'avais remarqué que l'accent suisse était identique à l'accent lyonnais, mais en plus lent.

Dessin

« La famille »

Bic et feutre noir. [Voir](#)

1975

CM2

À la rentrée scolaire de septembre 1974, j'étais en CM2, où j'aurais une scolarité normale, puisque j'obtiendrais le certificat d'études primaires, ce qui me permettrait de voir, pour la première fois, mon nom dans le journal local.

Les gitans

Une après-midi, j'étais avec mes potes fils de gendarmes au bord de la Saône, avec deux barques de pêche, quand des gitanes sont passées sur le chemin en haut de la berge. Le grand Jacky leur a fait un geste vulgaire (mais d'où je me trouvais, je n'avais vu ni les gitanes ni le geste). Peu de temps après, alors que j'étais assis, mes potes ont tous couru aux barques, j'ai cru qu'ils déconnaient. Je suis alors monté sur la berge et j'ai aperçu un groupe de gitans visiblement énervés qui couraient avec des bâtons. Je suis redescendu, mais l'une des barques était déjà trop loin. Sur l'autre, qui était à cinq mètres, mon frère paniqué ramait comme un bredin. Je suis rentré dans l'eau tout habillé pour m'agripper à l'arrière de la barque. J'ai crié : « *Attends-moi* », mais mon frère, qui avait la peur sur le visage, a ramé encore plus vite. Il m'a regardé en disant : « *Je ne peux rien pour*

toi. »

J'ai rejoint la berge en voyant de plus en plus de gitans arriver. Directement, j'ai reçu une grande gifle et une balayette d'un adulte, qui a gueulé : « *Toi, tu restes avec nous, on va t'enculer.* » Ils n'ont pas arrêté de gueuler, certains ont voulu me lyncher, puis ils m'ont demandé où nous habitions. Avec mon doigt, j'ai montré la gendarmerie. Un vieux gitan a dit : « *Mais c'est la gendarmerie.* » J'ai répondu : « *Oui, nous sommes tous des fils de gendarmes.* »

À cet instant, j'ai su que j'étais sauvé. Ils m'ont libéré rapidement. Je suis rentré chez moi et une heure plus tard, les autres sont rentrés, mais le seul qui avait le sourire en me regardant, c'était mon frère.

Le pêcheur

J'étais au bord de la Saône, avec mon Solex sans moteur. Je me suis arrêté en surplomb pour regarder un pêcheur qui luttait avec une grosse prise. J'ai commencé à l'encourager et par la suite à le féliciter pour sa prise. Il était content, le brochet était magnifique. Je lui ai demandé s'il accepterait de me le donner, parce que ma mère allait le cuisiner, et il a accepté. Je suis remonté sur le haut de la berge avec le poisson. Ayant toujours un couteau et de la ficelle avec moi, j'ai attaché le poisson par les ouïes, sur le porte-bagage, et je suis parti en essayant de le tenir, mais comme il était gluant, il a glissé et est tombé sur la route. Comme j'étais à cinquante mètres du port, je suis allé voir les bateaux. Plus tard, je suis reparti en oubliant que je traînais un poisson. Quand je suis arrivé au niveau où était le pêcheur, je l'ai vu ranger ses affaires dans le coffre de sa voiture. Il m'a salué, je lui ai répondu, et là, il a vu les restes de son brochet traîner derrière mon Solex. Il m'a copieusement insulté, j'ai disparu en pédalant.

Avec le temps

Un soir, alors que j'étais seul, j'avais regardé « Le grand échiquier » de Jacques Chancel. L'invité principal était Léo Ferré, qui avait chanté « Avec le temps ». Je connaissais cette chanson, mais je ne l'avais jamais vraiment écoutée. Le poète anarchiste m'avait énervé. Mon temps commençait et lui me disait « Avec le temps, va, tout s'en va. » Je m'étais fait une promesse : « *Dans mon temps, l'amour, le bon et le beau resteront.* » J'avais éteint la télévision et cherché dans le dictionnaire la définition du mot « anarchiste ».

L'opportunité

Un dimanche, nous avons rendu visite à ma tante Denise, dont le mari, Jean C. possédait une maison, que tous décrivaient comme « magnifique », mais qui en réalité me faisait davantage penser à une cabane de chiottes dans la cour d'une ferme. Dès notre arrivée, j'avais aperçu sous une remise leur caravane. J'avais alors décidé d'aller la visiter, mais ma mère me l'avait interdit. C'était mon oncle Jean qui nous l'avait fait visiter en proposant à mes parents d'en profiter au mois d'août, car il allait la laisser au camping de Juan-les-Pins. En entendant cela, j'avais été joyeux, mais ma joie avait été courte, puisqu'en voyant les visages de mes parents, j'avais compris que nous ne profiterions jamais de cette opportunité de voir la mer.

Pourquoi ?

Parce que mes parents étaient programmés pour rester dans un périmètre de maximum quatre-vingt-dix kilomètres. Au-delà, c'était un monde inconnu, avec forcément beaucoup de problèmes. Ils étaient donc incapables de partir à l'aventure ou simplement pour l'épanouissement de leurs enfants. Par la suite, chacun d'entre eux était sorti parfois de son périmètre, mais seulement parce qu'une autre personne avait pris l'initiative.

La filière de l'échec

À la rentrée de septembre 1975, j'avais intégré le lycée Robert Schumann où, malgré l'obtention du C.E.P, l'Éducation Nationale avait jugé bon de me jeter directement dans une classe de 5^e aménagée, soit la pire des 5^e, constituée d'élèves considérés en réalité par l'Éducation Nationale comme des débiles mentaux. Concrètement, dans cette classe (et les deux qui avaient suivi), sur la quinzaine d'élèves, il y avait un seul débile mental. Les autres étaient des enfants de pauvres, des battus, des mal-aimés (comme moi). D'autres étaient des enfants de divorcés* ou avaient des pères violents ou (et) alcooliques. L'un d'eux avait subi un viol. Bref, des problèmes qui, forcément, prédisposaient à l'échec scolaire. Ce qui est sûr, c'est que j'avais vécu cela comme un retour en arrière, comme une vengeance, une trahison et une injustice, mais c'était mieux que ce que j'avais connu avant. J'avais conscience que mon chemin de croix n'était pas fini et que cela allait conforter le jugement que les membres de ma famille avaient sur moi. « *Les dés étaient jetés* », mais pas pour moi.

*À l'époque, être un enfant de divorcés, de fille-mère, ou abandonné était objet de rejet.

Les regards des autres

Au lycée Robert Schumann, la ségrégation avait été pensée et organisée, puisque les élèves de ces classes spéciales étaient parqués à l'écart du lycée, dans un enclos avec des baraquements préfabriqués mal isolés, et exhibés telles des bêtes de foire, dans une cour de récréation grillagée et à bonne distance de la cour des enfants normaux (sûrement une idée venant d'énarques pensant que la bêtise était contagieuse).

Pour les autres élèves, qui parfois nous regardaient de haut derrière les grillages, nous étions pires que des infréquentables, nous étions des pestiférés ; aucun ne nous parlait. Si des chiens galeux avaient été à notre place dans cette cour, ils auraient obtenu toute la compassion du monde, mais pas nous.

Quand certains s'étaient permis (derrière le grillage) de se moquer ou de nous insulter, ils avaient subi (à la sortie) des représailles pour leur apprendre la vie et la douleur.

Un jour, alors qu'il faisait très chaud, les normaux avaient eu droit à une distribution de petites bouteilles d'eau. Nous, les anormaux, nous avons dû nous contenter d'un filet d'eau tiède qui coulait timidement d'un robinet rouillé.

Nage

J'avais obtenu le brevet de nageur de quatre cents mètres.

La télévision

À l'époque, certaines émissions de télévision et films avaient participé à la construction de ma culture générale ; je regardais et j'écoutais très attentivement.

L'émission « Les Dossiers de l'écran » présentait un film, suivi d'un débat en rapport avec le sujet de ce film. Je me souviens de la musique de son générique, si particulière, tirée du quatrième mouvement (Protest) des Spirituals for string Choir and Orchestra de Morton Gould, qui semblait annoncer quelque chose de très sérieux.

J'avais suivi la série « Le Riche et le Pauvre », l'histoire de deux frères issus d'une famille pauvre. L'un est ambitieux, alors que l'autre est un écorché vif. Le premier deviendra riche, le second ne connaîtra que la misère.

Grâce à l'émission « Ciné-club », j'avais découvert des chefs-d'œuvre comme « Freaks » réalisé par Tod Browning, en 1935. Ce film m'avait fait penser aux images que j'avais vues, des années auparavant, dans le grand *Larousse Médical Illustré*.

« Le Roman d'un tricheur », 1936, de Sacha Guitry.

« Les Sept Samouraïs », 1954, de Akira Kurosawa.

« Les oiseaux », 1963, d'Alfred Hitchcock.

Dessin

« La découverte de l'homme aux six faces, 28 ans après sa naissance. »

Bic bleu, peinture jaune sur papier. [Voir](#)

1976

Diana 27

Diana est une marque de carabine à air comprimé. Pour l'acquérir, à quinze ans, je m'étais fait une fausse autorisation avec une fausse signature. Ma stratégie avait bien fonctionné. La chasse avait pu commencer : entraînement sur des cibles, des bouteilles et rapidement tirs sur les cibles vivantes comme les oiseaux, les poissons et les rats. Une après-midi, comme j'avais fait une bonne chasse, j'étais allé voir ma mère qui se faisait bronzer sur les bords de la Saône. Quand j'étais

arrivé, elle avait les yeux fermés. J'avais alors vidé le sac plastique contenant les oiseaux morts à côté d'elle. Cela l'avait réveillée et elle avait sursauté en criant :

« Mais que fais-tu ? Qu'est-ce que c'est ?

— Eh bien, j'étais à la chasse. »

Visiblement, elle n'aimait pas la chasse.

Un jour où j'étais tranquillement en train de tirer, mon frère était arrivé avec un pistolet à plomb. Il m'avait souri en me tirant dessus à bout portant. Immédiatement, je lui avais tiré dans la main. Il avait hurlé de douleur. Moi, son plomb m'avait fait sourire. Je lui avais dit : « *Tu es complètement con ! Si j'avais eu une arme plus puissante, tu n'avais plus de main ou tu étais mort. Ne joue jamais avec moi.* »

Dessins d'oiseaux morts

À cette époque, je dessinais des oiseaux morts (que j'avais tués). À la mine de plomb, c'étaient des vues de dessus ou de côté avec le sang de leurs blessures mortelles réalisé au Bic rouge. Ce sont mes dessins qui me firent prendre conscience de la vie et de la grande beauté des oiseaux. La Diana finit donc à la cave.

Skateboard

Dès l'arrivée des premiers skates, je m'étais intéressé à ce loisir « Made in USA ». J'utilisais mon skate principalement comme un longboard dans des descentes de la mort où la chute finale était quasiment garantie. Après de nombreuses chutes, le skate avait rejoint la Diana et le nunchaku au cimetière des expériences : la cave.

Alain Prieur

J'ai découvert ce cascadeur, qui avait sauté au-dessus de treize bus alignés à 140 km-h. Pour moi, cet homme avait un courage et une force mentale exceptionnelle. Alain Prieur fut le troisième homme qui m'impressionna et pas qu'une fois.

En 1986, sans parachute, il sauta d'un avion à quatre mille mètres, pour être rattrapé durant sa chute libre par un équipier. À cette époque, pratiquant encore le parachutisme dans un paraclub, je fus extrêmement impressionné par son côté suicidaire, par la détermination de cet homme, qui avait de très grosses couilles.

En 1988, il battit le record du monde de saut en longueur à moto en s'élançant d'un tremplin de ski olympique, avec un saut de quatre-vingt-quatre mètres.

En 1991, c'est en réalisant sa cascade nommée « Risque zéro » (le passage d'un avion à un autre avion, à cinq mille mètres sans parachute) qu'il chuta et se tua devant sa femme et les caméras de l'émission « Envoyé spécial » d'Antenne 2.

Respect à cet homme qui alla « Bien au-delà du possible »

Mobylettes

C'était aussi l'époque des mobs. Je les achetais d'occasion à cent ou cent cinquante francs. La première fut une Peugeot BB, bleu chiotte HLM de 1964, sans suspension à l'arrière, qui ne survécut pas à une après-midi sur un terrain de cross. La deuxième, une horrible Zündapp très lourde qui supporta péniblement un mois de mauvais traitements. La suivante, « Une bleue », véritable veau qui finit détruite lors d'un magnifique saut. La dernière fut une Peugeot 102, que j'avais siglée Husqvarna, avec l'installation d'un carburateur Dell'Orto, qui survécut à tous mes sauts et autres wheelings.

À cette époque, mon frère, lui, paraissait sur une Peugeot 103 (le Graal des mobs de l'époque) volée, sans que ma mère ne lui pose la moindre question.

Sauts sur tremplin

Aimant beaucoup les sensations que procurent la vitesse et le saut, j'ai eu ma période « cascadeur » en étant motivé par le parcours et les records d'Alain Prieur. Je passais beaucoup de temps à confectionner des tremplins, avec des palettes, des planches, des caisses et des vieux barils. Après vérification de la solidité et de la stabilité, je m'élançais en mobylette, afin d'avoir cette montée de quelques secondes d'adrénaline que procuraient le saut et la bonne ou mauvaise réception.

Le casse

Le 18 juillet, « *Ni coup de feu, ni violence, ni haine* » était écrit sur un billet laissé dans la salle des coffres par les auteurs du « Casse du siècle », où quarante-six millions de francs avaient disparu des coffres de la Société Générale de Nice. Le cerveau de ce casse était Albert Spaggiari, mais il semble plus probable que ça ait été Jacques Cassandri, un voyou du milieu marseillais.

Un mois après, alors que j'étais avec ma Husqvarna derrière les terrains de foot, j'ai surpris deux connaissances en train de creuser un trou afin d'enterrer une caisse métallique. Ils venaient de faire le « Casse du jour ». Arrabal, le cerveau, et son complice avaient pénétré (durant la coupure du midi) dans la supérette de la ZUP, pour voler le contenu de deux caisses. Arrabal m'a demandé de faire le guet, ce que j'ai fait. À la fin, il m'a donné vingt francs. Comme il y avait la fête foraine, je me suis acheté une pomme d'amour et j'ai fait quelques tours de « Grand 8 ». Deux jours plus tard, le complice a été arrêté, puis Arrabal et moi, par la suite. C'est ainsi que plus tard, j'ai été jugé pour complicité de vol et pour recel de vol par le tribunal pour mineurs. J'ai écopé d'un avertissement et d'un sermonnage du juge qui m'a demandé si j'avais quelque chose à dire. J'ai répondu : « *Monsieur le juge, je vous promets que si je suis heureux, je ne recommencerai jamais.* »

En rentrant de ce procès, ma mère m'a fait une crise, alors pour la rassurer, je lui ai dit : « *Je te promets que j'attendrai que tu sois morte pour recommencer.* »

Dans les poubelles

Si certains cherchaient dans les poubelles pour faire de la récupération d'objets (ces années-là, je n'ai jamais vu d'humain chercher de la nourriture), moi, je cherchais à récupérer de la culture pour nourrir ma faim de savoir. Avant de m'inscrire l'année suivante à la bibliothèque municipale, les poubelles furent mes principales fournisseuses de savoir. Un jour, je découvris dans un livre une reproduction du « Martyre de saint Sébastien », d'un peintre nommé Mantegna.

Cette image me bouleversa. J'éprouvais de l'empathie pour cet homme attaché à une colonne et transpercé par une multitude de flèches, cela me faisait un peu penser à ma vie.

Certes, les flèches que je recevais n'étaient pas mortelles, mais elles auraient pu détruire un être faible, d'autant qu'elles venaient principalement de ma famille.

Toute ma vie, j'ai toujours jeté les livres après les avoir lus (sauf les livres sacrés et rares). Cela me semble être la trajectoire normale d'un livre, après tout, ce ne sont que des contenants. Une fois leur contenu ingéré et (pour certains) digéré, nous pouvons les jeter. En jetant des livres, nous offrons la possibilité à d'autres de les lire et peut-être même de se sauver. Un livre trouvé a plus de chances d'être lu qu'un livre offert ou donné. Les livres, dans une bibliothèque, ne sont que des refuges à poussière, mais une bibliothèque abondante fait toujours son effet. Elle démontre pour les visiteurs la grande culture de son propriétaire.

Je ne suis pas partisan de ces étalages, préférant ne pas donner d'informations sur mon cheminement et mes recherches, laissant ainsi le (les) visiteur dans un face-à-face sans arrière-pensées.

La plupart des détenteurs de bibliothèque ignorent que c'est en 1918 que le publicitaire « manipulateur » Edward Bernays (neveu de Sigmund Freud) démocratisa les bibliothèques chez les particuliers, dans le seul but d'augmenter la vente de livres, pour donner suite à la demande de l'industrie du livre américaine.

La chambre

Si une chambre d'adolescent a des fonctions de construction identitaire et d'apprentissage culturel, la nôtre avait pour seule fonction le sommeil. Elle était constituée de deux lits séparés par une table de chevet et d'une commode. Nous n'avions pas le droit de mettre un poster ou ne serait-ce qu'une petite photo sur un mur. Cependant, cette année-là, ma mère accepta que je mette le poster « *Le château des Pyrénées* » de René Magritte. Je ne connaissais pas encore ce peintre, mais j'avais aimé cette œuvre.

Pour ma mère, le week-end, il fallait se lever à huit heures. Elle faisait les lits, pendant que nous prenions notre petit déjeuner. Par la suite, nous pouvions seulement prendre des vêtements de corps, pour ensuite aller prendre notre bain. Mon frère passait toujours en premier, véritable chochette, il restait toujours très longtemps dans la salle de bain, profitant bien d'une eau chaude et propre.

Moi, j'attendais en lisant dans le salon. Je passai mon enfance et une partie de mon adolescence à me laver le samedi dans de l'eau froide, avec la crasse stagnante de mon frère, car par souci d'économie, notre mère ne permettait qu'une baignoire pour deux le samedi. Les autres jours, il fallait se contenter du lavabo. Je ne pouvais pas me servir du lavabo ou rajouter de l'eau chaude, car si ma mère entendait le bruit de l'eau, elle commençait à rugir. Et si par chance elle n'entendait rien, elle allait de toute façon rugir de plus belle à ma sortie de la salle de bain, car elle arrivait immédiatement et s'il y avait de l'eau au sol, c'était le départ de dix à quinze minutes de cris non-stop.

Après, il était interdit d'aller dans la chambre, où il n'y avait rien à faire, mais j'aurais pu

m'installer sur mon lit pour lire. Pour ma mère et sa maniaquerie malade, il fallait que chaque jour les pièces soient rangées, dans l'hypothèse d'une visite. Pour ne pas entendre ses cris, j'allais lire dans le local à vélos, dans l'attente d'un déjeuner souvent sous tension.

Dans l'appartement, chaque nouvelle semaine était une sorte de copier-coller des précédentes. Souvent, en les regardant, je me demandais comment il était possible que ces gens soient ma famille.

Ma bibliothèque

Ma mère ne supportait pas que je lise, elle me disait souvent : « *Mais arrête donc de lire, tu vas devenir fou.* » Elle ne voulait pas que les livres et les magazines que je trouvais dans les poubelles soient dans l'appartement, alors j'avais installé ma bibliothèque dans une cave laissée vacante. Mon salon de lecture, c'était le local à vélos où je bloquais toujours l'interrupteur avec un tournevis, afin de ne pas interrompre ma lecture toutes les deux minutes. Le conteneur métallique inconfortable de la Poste me servait d'assise. Plus tard, seuls les livres de la bibliothèque municipale et ceux que j'achetais à « France Loisirs » pouvaient trôner sur les étagères de son salon, non sans une certaine fierté de sa part. Pourtant, jamais ma mère n'entreprit la lecture de l'un de ces livres. Il faut préciser qu'elle se nourrissait exclusivement des malheurs des autres, en lisant les histoires de crimes horribles de la revue « Détective ».

Le racisme social

Trois jours par semaine, ma mère devait sortir les poubelles des quatre tours dont elle avait la charge. Mais souvent, comme je n'aimais pas la voir faire cela dans le froid, ou par temps de pluie, de vent ou sous la neige, j'allais l'aider. Cela me permettait également de pouvoir ramener des magazines comme Hara-Kiri, des livres et des bouteilles consignées. Un jour, alors que j'aidais ma mère dans cette tâche, au moment où je sortais une poubelle, je vis une fille que j'aimais bien, passer ; elle allait au Mammoth. Elle me vit aussi, et sur son visage, je ressentis son rejet. Par la suite, elle ne me regarda plus jamais. Cette désagréable expérience me fit comprendre que le racisme social existait aussi entre pauvres. La fille d'un contremaître ne fréquentait pas le fils d'une gardienne et d'un ouvrier.

Contrairement à Albert Camus qui avait honte de sa pauvreté et de sa famille, moi, je ne pouvais pas avoir honte d'une condition dont je n'étais pas responsable. Sans doute que germait déjà en moi l'idée de m'en extraire.

Le cul ou la culture ?

Connaissant déjà tout de ce qu'il se passait dans les caves, entre voir du cul (vu déjà tant de fois) et la culture, mon choix se porterait sur la culture.

4^e classes pré-professionnelle de niveau

Au lycée Robert Schumann, c'était une année que j'avais trouvée inutile, car ils cherchaient à nous donner goût à des métiers du BTP. Mais finalement, bien plus tard, je constaterais l'utilité d'avoir acquis toutes ces notions.

Cauchemar

Le samedi matin, c'était le moment de liberté et de joie de mon père. Il allait jouer au tiercé et prendre l'apéritif avec un collègue de travail dans un bar nommé « *Le rivage* », puis vers midi, il ramenait le pain en étant légèrement bourré. Une seule fois, je l'avais accompagné et le cauchemar avait commencé avec sa conduite extrêmement lente de sa R8, coude à la portière, clope au bec en « chantant en yaourt » et en utilisant le point mort à chaque stop, chaque feu rouge et chaque arrêt. Par la suite, il avait longtemps cherché une place pour se garer alors qu'il y en avait partout.

Ce samedi-là, sur le chemin du retour, il était parti (grâce au pastis) dans une sorte d'improvisation incertaine, mêlant le chant en yaourt aux noms des enseignes de magasins devant lesquelles nous passions. Rapidement, une terrible angoisse m'avait envahi. En le regardant baragouiner, je m'étais dit : « *Mais putain, ce n'est pas possible, je n'ai pas pu sortir de ses couilles.* »

La célébrité

Un après-midi, alors que j'accompagnais mon pote Philippe Bardet qui promenait Rex, son jeune berger allemand, nous avons croisé Guy Bedos à qui j'avais parlé brièvement. Par la suite, Philippe m'avait dit : « *Il ne fallait pas parler avec lui.* » Étonné, je lui avais demandé : « *Pourquoi ?* » Il m'avait répondu : « *Mais c'est un mec connu.* » J'avais répondu : « *Et alors, moi, je parle à qui je veux.* »

L'esprit de soumission

La curiosité n'a jamais été la compagne de mes parents. Ils n'ont jamais exprimé d'avis personnels sur les événements politiques, dramatiques ou catastrophiques qui se produisaient en France ou à l'international. Pour ma mère, il ne fallait pas parler ou donner son opinion et surtout ne pas tenir tête aux chefs.

Je pense qu'ils étaient l'exemple parfait de ce qu'attendait le pouvoir des citoyens et le patronat de leurs employés : des travailleurs non syndiqués qui ne se plaignaient jamais et qui ne revendiquaient rien. Ils n'ont jamais eu, à travers leurs enfants, le moindre désir de revanche sociale. Non, ils étaient des ouvriers, leurs fils seraient donc des ouvriers. Ils ont tout loupé de leur époque. Quand les gens de leur génération écoutaient du rock'n'roll, et plus tard les Beatles ou les Rolling Stones, eux écoutaient des chansons tristes ou de l'accordéon de bal musette. Ils avaient des disques trente-trois tours d'André Verchuren, de Marcel Azzola, de Jo Privat et d'Yvette Horner. Ils n'étaient pas les seuls puisque André Verchuren a vendu quatre-vingts millions de disques de son vivant, alors que Claude François en vendrait trente-cinq millions. Preuve qu'il était possible de faire plus de ventes sans « Claudettes », sans brushing et sans veste à paillettes.

La pauvreté

Cette année-là, je pris davantage conscience que toutes les personnes que je connaissais étaient pauvres. Tout ce que j'entendais, tout ce que je regardais dans mon périmètre était pauvre, tout.

La pauvreté n'est pas seulement une situation d'infériorité matérielle, c'est aussi une infériorité générale, un handicap, une fatalité dont on hérite à la naissance et qui se perpétue de génération en génération. La pauvreté est une prison dont le conscient doit rapidement s'évader.

Ayant commencé depuis un moment à découvrir l'existence d'un autre monde beaucoup plus riche grâce à la télévision, aux livres et aux magazines, j'avais décidé d'absorber tout ce qui concernait ce monde. Ce fut ainsi, sans doute, que commença à germer en moi l'idée de m'échapper de cette fatalité en passant coûte que coûte de l'autre côté du mur. Passer de la médiocrité à l'excellence, de l'ignorance au savoir, de la banalité à l'exceptionnel, de l'inconsidération à la considération et de pauvre à riche.

Accueil glacial

Pendant l'enfance et l'adolescence, jamais je n'ai pu recevoir ou ne serait-ce que faire entrer un ami chez nous. Ceux qui avaient osé s'aventurer à venir sonner à la porte avaient immédiatement compris qu'il était préférable de ne pas renouveler cette désagréable expérience.

Après avoir regardé par le judas, ma mère ouvrait la porte nerveusement en disant : « *Oui, c'est pour quoi ?* » Puis, elle la refermait en la claquant à la face du gamin en disant, énervée : « *C'est pour toi.* » J'avais honte de son comportement. Certains me demandaient : « *Elle est folle, ta mère.* » Je répondais : « *Je sais.* »

Le processus était le même, les rares fois où un appel téléphonique était pour moi. Ma mère était agréable et sympathique uniquement avec les locataires.

Artiste, moine ou légionnaire

C'était ma réponse, si l'on me demandait ce que je voulais faire plus tard. J'étais né artiste et, de fait, persuadé que ma vie devait être l'art et la création. Mais je ne savais pas comment prendre ce chemin, alors que, sans le savoir, j'étais déjà en chemin pour nourrir les âmes. Artiste, c'était créer comme Dieu.

J'aimais bien les ecclésiastiques, mais je ne souhaitais pas être curé et avoir « charge d'âme ». Je préférais la vie des moines chartreux pour faire vœu de silence et me connecter en permanence à Dieu, en étant enfermé toute ma vie dans un monastère.

Mon dernier choix était légionnaire (vraisemblablement à cause des films de guerre de l'époque). Mais cette éventualité ne dura pas longtemps, car perdre mon âme en tuant d'autres âmes me sembla ridicule.